

Un mouvement irréversible

Lorraine Camerlain

Numéro 66, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29510ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Camerlain, L. (1993). Un mouvement irréversible. *Jeu*, (66), 9–12.

Un mouvement irréversible

En 1980, dans *Jeu 16*, les «filles de la rédaction» se regroupaient pour produire un numéro spécial sur la situation des femmes dans les diverses sphères de la pratique du théâtre (interprétation, dramaturgie, gestion, etc.). Dans le soixante-cinquième numéro de nos Cahiers, nous venons de relancer la question, toujours «délicate», de la féminité et du féminisme sur nos scènes, en publiant un dossier sur *Joie* de Pol Pelletier, une entrevue avec Hélène Loïselles sur son rôle dans *Leçon d'anatomie* de Larry Tremblay et un article de Lynda Burgoyne dénonçant le «pouvoir androcentrique» de la critique, par l'analyse de la réception de ces deux productions dans d'importants quotidiens et hebdomadaires. Qu'en est-il donc de la part et du rôle réservés aux femmes dans notre théâtre — et dans notre société — douze ans après la parution de *Jeu 16*, numéro qui avait, à l'époque, suscité quelques remous *intra et extra muros*?

Pablo Picasso, *Woman Ironing*, Paris, 1904.
Collection J. K. Thannhauser, Bern.
Détail de *La liberté guidant le peuple* d'Eugène Delacroix (1830), figure emblématique de la récente production du Théâtre Repère : *Fontaine-aux-Moutons* (*Fuente Ovejuna*) de Lope de Vega.

Dans le champ pluriel de la pratique théâtrale, les femmes ont pris plus de place que jamais dans les rôles *visibles* : elles ont gagné du pouvoir. Michelle Rossignol au Théâtre d'Aujourd'hui, Lorraine Pintel au Théâtre du Nouveau Monde, Brigitte Haentjens à la Nouvelle Compagnie Théâtrale, Maryse Pelletier au Théâtre Populaire du Québec : c'est déjà, à vue de nez, au moins deux fois plus de directrices artistiques dans les théâtres institutionnels québécois qu'il y a quelques années, quand Yvette Brind'Amour, au Théâtre du Rideau Vert, et Nicole Fillion, au T.P.Q., composaient un bien fragile tandem dans le portrait d'ensemble des directions artistiques. Et elles sont partout, les femmes : aux postes de direction, à la tête de festivals, à la barre du Centre des auteurs dramatiques, aux relations publiques¹...

Il est fort intéressant de considérer la situation actuelle par rapport à celle que décrivait Rina Fraticelli dans son article : «La condition des femmes dans le théâtre canadien», publié en 1984². Dans les dix-huit théâtres canadiens recevant 150 000 \$ ou plus par année du Conseil des Arts du Canada, 94 % des directeurs artistiques étaient des hommes, contre 6 % de femmes. On ne peut comparer la situation que je brosse à grands traits dans le paragraphe précédent et celle que décrivait Rina Fraticelli à l'échelle canadienne il y a presque dix ans, parce que les données de bases diffèrent. Il est clair

1. Voir l'article de Louise Gendron, «Sous contrôle féminin», *Elle Québec*, n° 43, mars 1993, p. 52-56.

2. *Jeu 31*, 1984.2, p. 65-107.

cependant, c'est visible à l'œil nu, que la place occupée par les femmes s'est agrandie et s'est diversifiée.

Les femmes arrivent même en force en politique, on peut l'affirmer sans plus d'analyse. Aurait-on vu, aurait-il été possible de voir au Québec ou au Canada, il y a quelques années seulement, des femmes en lice pour diriger des partis politiques, des femmes ministres dans les champs de la culture, de l'éducation, de la défense, des affaires extérieures...?

Elles sont donc là, oui, investies de nouveaux pouvoirs. Et c'est là qu'il faut réfléchir à ce qui constitue cette situation nouvelle, à ce qui l'a provoquée et aux redéfinitions diverses qu'elle me semble imposer.

Éden ou territoire miné?

Les femmes accèdent plus visiblement et en plus grand nombre aux postes clés au moment même où le pouvoir est chancelant, dans un état de crise permanent. Vont-elles d'emblée être appelées³ à jouer les infirmières pour panser des plaies, ou les pompières (féminisation oblige?!) pour sauver des flammes l'édifice social qui a constitué en majeure partie jusqu'ici une chasse gardée du pouvoir masculin? Dans une conférence qu'elle prononçait en 1990, dans un colloque portant sur «Femmes et égalité», Françoise Collin soulignait que les femmes n'ont généralement accès aux professions traditionnellement réservées aux hommes «que quand celles-ci sont désertées parce qu'elles ne sont plus rentables» ou quand elles sont «dévalorisées». «Ainsi, poursuit-elle, leurs conquêtes apparentes sont le plus souvent une nouvelle forme, sournoise, de marginalisation⁴.»

Étant donné les limbes ou le purgatoire dans lequel semble se trouver (ou se chercher!) la Pensée à l'heure où nous vivons, et dans l'état de disette économique qui affecte l'ensemble des nations, les femmes devront-elles, à court terme, payer les pots cassés par d'autres, de leur santé physique et mentale, de la sensibilité qu'on leur a depuis toujours reconnue et de leur créativité, pour avoir «goûté» d'un pouvoir tout relatif? Auront-elles plutôt, à long terme, la possibilité réelle de jouer de ce pouvoir pour imposer un nouvel ordre des choses, une nouvelle vision du monde, irrémédiablement empreinte de celle qu'a tenté d'instituer ou d'insinuer, selon la part de radicalisme ou de modération qui l'alimentait, le *mouvement* féministe des dernières décennies?

Les femmes accèdent plus visiblement et en plus grand nombre aux postes clés au moment même où le pouvoir est chancelant, dans un état de crise permanent. Vont-elles d'emblée être appelées à jouer les infirmières pour panser des plaies, ou les pompières (féminisation oblige?!) pour sauver des flammes l'édifice social qui a constitué en majeure partie jusqu'ici une chasse gardée du pouvoir masculin?

3. L'appel aux femmes me semble plus évident en politique (elles répondent à un besoin de renouveau, il n'est qu'à lire les journaux...) que dans les milieux artistiques. Cependant, il vaudrait la peine d'analyser en détail la conjoncture artistique et l'état financier dans lesquels se trouvaient les théâtres que dirigent maintenant les femmes au moment où les conseils d'administration ont jeté leur dévolu sur ces directrices artistiques, cela dit sans vouloir en aucune façon mettre en doute les qualités de ces dernières.

4. Le texte de sa conférence, «La démocratie est-elle démocratique?», est paru dans l'anthologie préparée par les Cahiers du Grif, *la Société des femmes*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1992, p. 43-50.

La crise économique, au théâtre et dans le domaine culturel, n'est qu'une pièce ou un petit ensemble de morceaux d'un *puzzle* dont on peut et dont on doit se demander s'il pourra un jour être résolu. L'*unité* constitue un certain rêve individuel et social : chaque individu cherche par les chemins les plus divers à donner *un* sens à sa vie; leitmotivs et concepts contemporains scandent cette unité idéale en proposant certaines avenues pratiques en vue de l'instaurer — qu'on entende et mette en relation ne serait-ce que sur le plan purement linguistique la «qualité totale», la «réunification» des états, la «souveraineté-association», la «mondialisation des marchés», et j'en passe.

Féminité, féminisme, ordre mondial

Je SOUHAITE que des bébés-éprouvés aux nouvelles-nées, il y ait mieux-être.

Je SOUHAITE que les femmes apprennent à vivre la désapprobation sans le malheur perpétuel.

Je SOUHAITE que les femmes ne soient plus les souffre-douleur de leur conscience, que les filles de théâtre ne fassent plus d'acrobatie entre l'artiste et la femme, que les auteures puissent enfin écrire en paix, tout bonnement, tout simplement, des pièces (un texte qui présente des images de femmes correctes prend forcément des allures revendicatrices-féministes dans une société misogyne).

Red Cross Nurse, illustration de Harrison Fisher, publiée dans le *Dictionnaire des illustrateurs 1800-1914* de Marcus Osterwalder, Paris, Hubschmid & Bouret, 1983, p. 366.



Je SOUHAITE qu'un jour le féminisme devienne un sujet (on pourra l'étudier en anthropologie), alors que maintenant, pour notre survie, il doit être un point de vue, un constant rapport au monde.

Je SOUHAITE qu'on déplace le mépris.[...]

Je SOUHAITE qu'avec les hommes (ceux de théâtre et les autres), nous n'ayons plus jamais besoin de feintes tactiques.

Je SOUHAITE que les femmes soient impatientes.

Je nous SOUHAITE de bonnes années et le bonheur bien avant la fin de nos jours.

Michèle Barette, «Dire aux éclats», *Jeu* 16, p. 92-94.

À mon tour, dans le sillon des femmes qui, avant moi, à *Jeu*, ont lancé, comme un slogan, un éditorial intitulé : «Femmes : au jeu!», je lance à celles qui exercent désormais un certain pouvoir un appel à la redéfinition et à la refonte de l'ordre mondial. Il faut réévaluer les termes qui *composent* la société actuelle : éducation, culture, famille, travail, gestion, concurrence... et bonheur, pourquoi pas? Les reconsidérer dans leur essence et dans leurs croisements. Sans nier le travail accompli et le chemin parcouru jusqu'ici, même si l'on doit constater de tristes, voire de tragiques ratés, il faut reconsidérer chacune des réalités, évaluer la part d'efforts et d'énergies qui doivent leur être consacrés dans un projet social global, définir les finalités de chacune des actions entreprises en fonction d'un ensemble et d'un but à atteindre qui soit plus vaste que le quant-à-soi dont nous n'avons plus guère à faire dans le marasme socio-politico-économique dans lequel tous, nous baignons.

Pour ma part, c'est d'un projet social que je rêve. Mon travail est d'ordre culturel, à *Jeu* comme à l'université, mais je ne peux entrevoir la culture que comme indissociable d'un plus vaste ensemble. C'est à une qualité de pensée et de vie que je persiste à croire avec enthousiasme, malgré la morosité qui m'assaille de toute part et me heurte de plus en plus fréquemment. C'est à un monceau de petites actions disparates à première vue, mais qui ont entre elles un même sens, non équivoque, sens qui deviendra de plus en plus explicite, j'ose l'espérer, que je souhaite désormais m'atteler. Et dans le paysage actuel, la seule nouvelle donnée sur laquelle je puisse fonder espoir, malgré les risques que j'y perçois, c'est la place qu'occupent les femmes. Profitons de cette conjoncture pour élaborer, avec une vision, des idées et des sensibilités nouvelles, un ordre nouveau. Au théâtre d'abord, puisque l'art, on le sait, présage de bouleversements encore imperceptibles dans les sociétés qui le génèrent. ♦

Il faut réévaluer les termes qui
composent la société actuelle :
éducation, culture, famille, travail,
gestion, concurrence...
et bonheur, pourquoi pas?
Les reconsidérer dans leur essence
et dans leurs croisements.